

Philosophiques

philosophiques

Bernard Mandeville, *Pensées libres sur la religion, sur l'Église, et sur le bonheur national*, seconde édition revue, corrigée et augmentée. Manuscrit Montbret 475 de la Bibliothèque municipale de Rouen, trad. de l'anglais et édité par P. Carrive et L. Carrive, avec une introduction de P. Carrive, Paris, Honoré Champion, coll. « Libre pensée et littérature clandestine », 2000, 295 pages.

Sébastien Charles

Volume 30, numéro 2, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008664ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008664ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charles, S. (2003). Compte rendu de [Bernard Mandeville, *Pensées libres sur la religion, sur l'Église, et sur le bonheur national*, seconde édition revue, corrigée et augmentée. Manuscrit Montbret 475 de la Bibliothèque municipale de Rouen, trad. de l'anglais et édité par P. Carrive et L. Carrive, avec une introduction de P. Carrive, Paris, Honoré Champion, coll. « Libre pensée et littérature clandestine », 2000, 295 pages.] *Philosophiques*, 30(2), 482–484. <https://doi.org/10.7202/008664ar>

Tous droits réservés © Société de philosophie du Québec, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

déjà été fait, entre autres par des chercheurs tels Yvon Belaval, Mark Kulstad et Robert McRae. Mais il nous semble que pour situer et justifier certaines opinions qu'adopte Leibniz en métaphysique ou en philosophie de la logique, il aurait été intéressant et peut-être même nécessaire d'y insérer des explications d'ordre épistémologique. Comme la plupart des questions auxquelles Leibniz s'est intéressé, ces deux disciplines sont tellement interreliées qu'il est souvent difficile de les séparer. Par exemple, la typologie leibnizienne des idées débouche et détermine par bien des aspects les vues qu'il adopte sur le langage. Le deuxième point qui peut être soulevé, tout en étant intimement lié à la première observation, vient du fait que Rauzy ne traite pas d'auteurs dont il aurait probablement été important de rendre compte. Des philosophes comme Ramus, Descartes ou Locke ne sont pas ou à peine mentionnés, bien qu'ils aient influencé ou inspiré d'une manière notable Leibniz dans ses prises de position en philosophie du langage et de la logique. La direction qu'a prise Rauzy limitait sans aucun doute l'explicitation de la pensée de ces auteurs, mais il apparaît que pour la compréhension de cette doctrine, certaines analyses auraient peut-être dû être faites. Il n'empêche que ce travail ouvre des voies nouvelles et donne des pistes de lecture originales concernant la philosophie leibnizienne et sa théorisation du concept de vérité, surtout pour un lectorat francophone.

CHRISTIAN LEDUC

Université de Montréal

Bernard Mandeville, *Pensées libres sur la religion, sur l'Église, et sur le bonheur national*, seconde édition revue, corrigée et augmentée. Manuscrit Montbret 475 de la Bibliothèque municipale de Rouen, trad. de l'anglais et édité par P. Carrive et L. Carrive, avec une introduction de P. Carrive, Paris, Honoré Champion, coll. « Libre pensée et littérature clandestine », 2000, 295 pages.

Déjà coéditeurs de la *Fable des abeilles* parue en deux volumes chez Vrin (1990-1991), Paulette et Lucien Carrive s'attachent ici à enrichir de nouveau notre connaissance de l'œuvre de Mandeville en publiant une traduction française manuscrite du XVII^e siècle restée inédite des *Free Thoughts on Religion, the Church and National Happiness*. Certes, dès 1722, Justus Van Effen avait proposé une traduction française de cet ensemble de textes que constituent les *Free Thoughts*, mais les éditions successives de sa traduction ne prenaient en compte que la première édition de l'ouvrage anglais (Londres, 1720; réimpression en 1721 et 1723). D'où l'intérêt réel de proposer l'édition du manuscrit Montbret 475 de la Bibliothèque municipale de Rouen, qui tient compte, lui, des ajouts de la seconde édition des *Free Thoughts* (Londres, 1729), qui, quoique relativement peu nombreux, ne sont pas mineurs. En effet, les changements proposés « concordent à renforcer l'image d'un Mandeville, sinon Whig orthodoxe [...], du moins proche des Whigs, par son enthousiasme pour le régime mixte de l'Angleterre, par l'hommage qu'il rend à Guillaume III, alors que l'ouvrage est rédigé sous George I^{er}, et par sa sympathie pour les dissidents » (p. 10). À cela s'ajoute dans cette seconde édition une critique plus marquée de l'autoritarisme tant religieux que politique. Au mérite de la publication de la seconde édition plutôt que de la première s'ajoute également celui du traducteur

anonyme lui-même. Son style, à la fois souple et fort proche du texte original, est l'autre élément qui doit nous faire préférer cette traduction manuscrite à celle de Van Effen, qui a trop souvent tendance à récrire ce qu'il lui aurait fallu seulement traduire. Ce fait est clairement montré dans la préface et les deux premiers chapitres où les éditeurs ont relevé en note les principales différences entre les deux traductions, dans l'ensemble favorables à celle du traducteur anonyme.

Outre les qualités inhérentes à cette traduction, on se doit aussi de souligner celles qui ressortissent à l'excellent travail introductif de Paulette Carrive, qui a le mérite de replacer l'œuvre à la fois dans la vie de l'auteur et dans son contexte historique (elle va même jusqu'à proposer une histoire précise de sa réception), et Mandeville lui-même dans son temps. Les événements politiques et religieux qui ont agité l'Angleterre depuis la Restauration de 1660 et qui nourrissent les analyses des *Free Thoughts* sont bien mis en relief et permettent une compréhension maximale des allusions dont le texte est truffé. La finalité de l'ensemble est ramassée en une ligne précieuse — « l'ouvrage des *Pensées libres* est à la fois une dénonciation des impostures et des excès qui en tout domaine menacent l'équilibre de l'Angleterre, et une apologie de la constitution et des libertés anglaises » (p. 9) — et l'importance qu'a, pour Mandeville, la notion du *Christian libertine* nettement établie. Car, ne l'oublions pas, si Mandeville ose penser librement, ce n'est pas pour renverser le dogme, mais pour le purifier. Ce sur quoi il s'explique dès sa préface en montrant, contre « les bigots et les ennemis de la Vérité » (p. 35), que penser librement ne revient pas à faire profession d'athéisme. Ainsi, quoique adversaire de l'hypocrisie et critique virulent du pouvoir temporel que s'adjugent les Églises (voir la critique du papisme dans les chapitres 6 et 7), Mandeville ne l'est nullement de la foi (voir chapitres 1 à 3), si tant est que cette dernière repose en dernier ressort sur la raison. Encore faut-il s'entendre sur ce que croire permet. Pour Mandeville, l'acte de foi doit être sincère et ouvrir sur une possible tolérance à l'égard de croyances différentes (chap. 8 et 9), et que les sectes tolérées ne pas se montrer elles-mêmes intolérantes, en quoi elles seraient légitimement condamnables. Mais, à tout prendre, mieux vaut une multiplicité de sectes, certes dommageable pour un État, qu'une intolérance édictée par une seule Église. Cet appel en faveur de la tolérance suppose que soit laissée de côté toute une partie du dogme, celle qui dépasse les potentialités de la raison (mais qui n'est pas pour autant contre la raison, comme le déclare clairement Mandeville page 37), car elle ne peut que conduire à des interprétations conflictuelles et à jamais indécidables, telles que celles qui portent sur la problématique des miracles (chap. 4) ou sur la question sensible de la prédestination (chap. 5). Mais il suppose également que soient condamnés ceux qui abusent du pouvoir sacerdotal pour transcender leur champ de compétence et prêcher sur le terrain politique, notamment en faveur de l'obéissance passive (doctrine que Mandeville réfute au chapitre 11).

Si ces textes paraissent dans l'ensemble obnubilés par la question religieuse, le chapitre 10 semble opter pour une critique plus générale, puisqu'il s'en prend à l'égoïsme des citoyens britanniques. Mais ce détour par la société civile ne permet que mieux de mettre en relief la bassesse du clergé, imbu de ses privilèges. Bref, on le voit, c'est à militer en faveur d'une réelle séparation entre le bras séculier et les différentes Églises que Mandeville convie ses lecteurs, et ce d'autant plus que toute Église ne souhaite qu'une chose, à savoir s'adjuger les prérogatives du pouvoir exécutif et en abuser à sa guise. Il faut donc user de la plus grande méfiance à

l'égard des religions en général, et des théologiens en particulier, message qui transpire explicitement dans de nombreux passages des *Free Thoughts*. Dès lors, la primauté du politique sur le religieux est nettement affirmée et elle débouche, dans le chapitre final, sur une apologie de la Grande-Bretagne qui vire parfois à la louange outrancière (que le gouvernement anglais paraisse, en ce début de XVIII^e siècle, plus éclairé que d'autres, soit, mais cela entraîne-t-il que le climat et le terroir anglais soient les plus agréables ?). Mais c'est qu'il faut répondre aux récriminations des Anglais et leur dépeindre une félicité dont ils ne semblent pas jouir. Aussi, pour Mandeville, « il est manifeste, que d'un costé nos plaintes pour la grande partie sont frivoles et déraisonnables; Que de l'autre costé, pour les griefs les plus réels, nous avons des remèdes très efficaces, si nous voulions en faire usage; et conséquemment [...] c'est nostre propre faute, si avec tous les avantages naturels dont nous jouissons, nous ne sommes pas autant heureux que le comporte la condition des mortels » (p. 269).

Œuvre d'un chrétien qui fustige l'amour-propre et l'asservissement aux passions et place la charité et l'obéissance à l'esprit évangélique au-dessus des querelles de parti, les *Free Thoughts* sont également l'ouvrage d'un citoyen qui se veut disciple de Montaigne et de Hobbes. Du premier, il conserve l'idée que la religion vient aux hommes avec le lait qu'ils sucent au sein de leur mère (voir p. 187) et que, reposant sur l'habitude et l'éducation (voir p. 98-99), elle devrait être en droit, bien que ce ne soit pas le cas en fait, ouverte à la tolérance et au respect mutuel. D'où l'importance de la séparation des pouvoirs, l'État pouvant seul imposer la tolérance aux Églises qui ne le peuvent, ni ne le souhaitent. Car « il y aura toujours de la persécution, tant qu'il y aura des gens d'Église et que les laïcs ne s'interposeront point et ne leur en ôteront pas les moyens » (p. 265). Du second, il reprend l'idée que la nature humaine est davantage guidée par la peur et la superstition que par la raison — cela sans discrimination aucune, les théologiens ne valant pas mieux que les laïcs (p. 213-214) — et qu'il faut juguler ces travers par l'instauration d'un ordre politique fort, c'est-à-dire capable de limiter les excès religieux. Mais, contre l'absolutisme de Hobbes, Mandeville voit dans la séparation des pouvoirs qu'incarne à ses yeux la monarchie parlementaire anglaise la seule garantie de la liberté de tous, vérité sur laquelle les Anglais, s'ils étaient moins hypocondriaques (p. 251) et plus sujets à reconnaître leurs fautes plutôt qu'à en rejeter la responsabilité sur les autres (p. 268), devraient s'entendre.

Un mot, en conclusion, du travail éditorial. On ne peut qu'être frappé de sa grande rigueur et de la justesse de ses choix interprétatifs. Les notes sont toujours utilisées avec parcimonie et un réel souci d'érudition, et les sources d'inspiration de la pensée de Mandeville — Bayle et Shaftesbury en premier lieu — sont rendues explicites. De même faut-il se féliciter de voir repris le délicieux index de l'édition anglaise, sans doute dû à Mandeville lui-même, que le copiste anonyme avait omis, auquel ont été ajoutés un index des noms propres, un appendice biographique et un opuscule intitulé « La charité du planteur », datant de 1704, qui a de bonnes chances d'être également sorti de la plume de l'auteur de *La Fable des abeilles*. La qualité de ce travail éditorial jointe à l'intérêt notable du texte proposé laisse espérer à court terme une recrudescence d'études en langue française consacrées à l'œuvre si riche de Mandeville s'inscrivant dans le sillon si prometteur que les travaux de Paulette et Lucien Carrive ont tracé depuis une vingtaine d'années.

SÉBASTIEN CHARLES

Université de Sherbrooke